

SOCIÉTÉ POPULAIRE DE GANNAT.

PRÉSIDENCE DE SAURET.

SÉANCE du 8 Frimaire de l'an 2 de la République une et indivisible, en présence d'ARISTIDE COUTHON et de PUBLICOLA MAGNIET, Représentans du Peuple.

DISCOURS
PRONONCÉ
Par BECHONNET, ci-devant Prêtre.

CITOYENS,

L'OBJET des vœux de tous les philosophes, des sages de tous les siècles, le grand jour,

où la vérité doit descendre du ciel, et venir habiter de nouveau parmi les hommes, est enfin arrivé. Déjà la raison, armée du flambeau de l'évidence, poursuit les préjugés qui, incapables d'en soutenir l'éclat, fuient en désordre devant elle, comme les ténèbres devant l'astre du jour. Les peuples éclairés, secouent le joug pesant de la superstition, et dans une sainte colère, renversent le veau d'or qu'ils contemploient auparavant d'un œil respectueux; les prêtres même, qui vouloient christianiser la révolution, les prêtres, oh pouvoir de la vérité! les prêtres lui rendent témoignage, et demandent le baptême civique. La séance dernière vous en fournit un exemple auquel je m'empresse de me conformer, puisse l'aveu sincère que je vais faire, contribuer au bien de la patrie, en achevant de dessiller les yeux à mes concitoyens, s'il en est d'assez aveugles pour suivre encore l'ornière de la routine, et ne pas voir que les préjugés qui leur coûtent si cher, sont pour les prêtres seuls de quelqu'utilité.

Citoyens, je suis prêtre depuis six ans; par une fatalité inconcevable, je suis devenu le ministre du mensonge, moi qui suis né avec une ame sensible, faite pour la vérité : aussi le repentir m'a-t-il souvent fait répandre des larmes. Je n'approchois de l'autel que très-rarement, et avec une répugnance qui s'est fortifiée de jour en jour : ce qui m'a fait refuser constamment les cures auxquelles on vouloit me nommer.

Enfin, las excessivement de jouer le rôle ennuyeux de diseur de messes, j'y renonçai tout-à-fait, il y a un an, comme vous avez pu vous en appercevoir. Je tenois encore à la superstition par sa livrée ridicule; je m'en suis dépouillé. Aujourd'hui, pour mettre le sceau à ma régénération, je vous déclare que je crois de toute mon ame, que le culte intérieur est le seul qui plaise à l'Être Suprême, et qu'il suffit de la patience, de l'honnêteté, des mœurs, de la bienfaisance, pour être agréable à ses yeux. Je déclare en outre que j'abjure le sacerdoce, et que je déserte l'armée fanatique du pieux tyran de Rome, pour ne servir désormais que la vérité, dont je veux être le soldat et l'apôtre.

Citoyens, pour profiter du bénéfice de la loi concernant le divorce, je vais me séparer de ma femme, ennuyeuse, exigeante, menteuse, incivique; vous m'entendez, je vais me débarrasser de mon bréviaire, et le remettre entre vos mains, ainsi que mes lettres d'ordination.

RÉPONSE DU PRÉSIDENT.

Il n'est point de société plus affligeante pour l'homme sage qui connoît le prix du repos, que celle d'une épouse bavarde, acariâtre et exigeante. Le ciel dans sa colère forma la chaîne fatale que tu viens de briser; le triomphe de la raison te console aujourd'hui des chagrins secrets que cette monstrueuse alliance a dû te causer. On applaudit

à ta longue constance, quand on songe que depuis six ans tu gémis dans des liens mal-assortis; mais on applaudit bien davantage à ton bon esprit, lorsqu'on voit que cette épouse si importune est cependant restée vierge (1) dans tes chastes mains.

Les Représentans du peuple envoyés dans différens départemens de la république,

Convaincus que c'est en sortant de la bouche de ceux qui jusqu'à présent n'ont répandu que l'erreur, que la vérité peut acquérir plus de force;

Arrêtent que le discours lu dans le sein de la société, par le citoyen *Bechonnet*, sera imprimé au nombre de deux mille exemplaires, aux frais de la république, et qu'en conséquence il sera remboursé par le receveur du district de Gannat les sommes que la société aura déboursées pour fournir à cette dépense. A Gannat, le huit frimaire de l'an second de la république une et indivisible. *Signé*, Aristide Couthon et Magniet.

---

(1) Le bréviaire du citoyen Bechonnet, relié en beau maroquin rouge, doré sur tranche, remis à la fraîcheur de la première jeunesse, le prix inestimable de n'avoir jamais été lu; aussi les feuillets sont-ils encore pour la plupart collés ensemble par la dorure.